

Zeitschrift: Cahiers d'archéologie romande
Herausgeber: Bibliothèque Historique Vaudoise
Band: 185 (2020)

Artikel: Le site archéologique du plateau des Frisses à Ayent/Argnou (Valais, Suisse) : occupations préhistoriques et ferme gallo-romaine
Autor: Paccolat, Olivier / Andenmatten, Romain / Curdy, Philippe
Rubrik: Résumé = Zusammenfassung
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1052842>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RÉSUMÉ

I. INTRODUCTION

Situé à 800 m d'altitude à l'adret de la vallée, le plateau des « Frisses », près d'Argnou, se trouve à proximité d'axes routiers antiques importants, d'un côté la voie rhodanienne légèrement en hauteur sur le coteau, de l'autre un important itinéraire transalpin en direction du Plateau suisse par les cols du Schnidejoch et du Rawyl. Les occupations mises au jour concernent principalement un habitat préhistorique (Bronze ancien) et un établissement romain créé au cours du 2^e siècle après J.-C. Plusieurs structures de la fin de l'âge du Fer et deux fosses du 1^{er} siècle après J.-C. ont également été documentées.

II. LES SECTEURS DE FOUILLE

Sur l'ensemble des parcelles construites depuis 2002, sept ont révélé la présence de vestiges archéologiques. Leur conservation est tributaire de leur emplacement sur le plateau et de la sédimentation qui les a recouverts. Ainsi les restes archéologiques dans la partie sud (Aymon 2003) où affleure le rocher ont été érodés. Le même constat s'impose pour les vestiges en bordure du talweg fossile (Joliat 2006, Bollenrucher 2010), qui ont été fortement arasés par des colluvionnements successifs. En revanche les structures au centre du plateau (Délitroz 2008, Gandolfi 2009), scellées par des sédiments moins érosifs, sont mieux conservées.

Le plateau des Frisses ne paraît pas avoir été occupé en continu. Les vestiges mis au jour sont échelonnés de la Préhistoire à nos jours mais sont séparées par des hiatus chronologiques relativement importants. Les aménagements les plus anciens, datés de l'âge du Bronze ancien (entre 2200 et 1900 av. J.-C.), apparaissent directement au niveau de la moraine. Il semble ensuite y avoir une rupture dans l'occupation du

plateau jusqu'à la Protohistoire (vers 300 - 200 av. J.-C.) ; de rares vestiges sont observés en bordure sud du secteur (**Fig.10**, C). Leur succèdent ensuite des témoins de l'époque romaine, représentés par deux fosses du 1^{er} siècle après J.-C. (D) et par un établissement des 2^e - 4^e siècles, comportant un bâtiment en maçonnerie (B), des dépendances en matériaux légers (G) ainsi qu'une aire à vocation culturelle (F). Là encore, on constate un nouveau hiatus dans l'occupation du plateau entre l'âge du Fer récent et l'époque romaine. Entre les vestiges romains et la surface du terrain actuel, aucune trace archéologique significative n'est apparue à l'exception de deux petits canaux, d'un puits perdu et de quelques trous de poteau ; difficiles à dater, ils sont sans doute d'époque récente. Ce constat permet d'envisager une nouvelle rupture de l'occupation de l'époque romaine tardive à nos jours.

III. HABITAT DE L'ÂGE DU BRONZE

L'occupation préhistorique est attestée dans deux secteurs du plateau des Frisses. Dans la partie nord-est, le chantier Joliat (E) a livré de nombreuses structures en creux fortement arasées (fosses et trous de poteau) ; sans plan véritablement intelligible, elles soulignent toutefois la présence d'un habitat. Le faible mobilier recueilli ne permet pas d'assurer la contemporanéité des aménagements. Des datations ¹⁴C provenant de charbons de bois dans deux fosses ont fourni une fourchette chronologique remontant à l'âge du Bronze ancien. À proximité des fouilles de Bollenrucher (H), des murs en pierres sèches, repérés dans une des tranchées de 2002 (A), ainsi que des découvertes éparses de céramiques modelées dans des tranchées proches du chantier Joliat (E) confirment une relative densité de l'occupation préhistorique. Dans la partie sud-ouest (chantier Gandolfi, G), des vestiges en creux ont été découvertes au niveau de la moraine. En l'absence de

mobilier et de datations radiocarbone, ils ne peuvent être directement corrélés aux occupations des autres chantiers.

IV. OCCUPATION DIFFUSE AU SECOND ÂGE DU FER

De rares témoins signalent une occupation de l'âge du Fer sur le plateau des Frisses. Quelques vestiges sont attestés en aval du bâtiment romain et une inscription à caractère lépontique en position secondaire a été retrouvée dans la démolition de ce dernier (B). Cette inscription, étudiée par Francesco Rubat Borel, représente le plus ancien témoignage écrit en langue celtique des Alpes occidentales concernant le pâturage de bovins.

V. L'ÉTABLISSEMENT ROMAIN

L'occupation romaine est reconnue dans la partie sud du secteur, le long de l'épaulement rocheux marquant la bordure du plateau des Frisses. Dans le reste du secteur, en particulier dans les parties centrale et septentrionale, aucun aménagement antique n'est repéré. Cette absence de vestige peut s'expliquer en partie par une érosion importante du sommet de la séquence stratigraphique. Elle pourrait également être le fait de zones moins favorables au développement d'un habitat et plus propices à la présence de cultures ou de pâturages. Les vestiges mis au jour appartiennent à un établissement rural composé d'un corps de bâtiment en maçonnerie (B), de dépendances (G) et d'une aire à vocation cultuelle (F). Ces aménagements sont d'époque romaine tardive (2^e-4^e s. apr. J.-C.). Deux autres structures, des fosses (D), témoignent d'une occupation romaine plus ancienne (1^{er} s. apr. J.-C.).

L'habitation (B)

Un corps de bâtiment, orienté vers la plaine du Rhône, se développe en bordure et dans les premières pentes du plateau des Frisses. Son plan forme un rectangle restitué d'au moins 20 m de long par 11 m de large, soit une emprise au sol de plus de 200 m². Le prolongement éventuel du mur M1 vers l'est pourrait indiquer une construction de dimensions plus importantes. Le bâtiment est disposé en terrasse sur au moins deux niveaux avec un écart d'altitude de près d'un mètre entre les paliers. La partie supérieure comprend un vaste espace de 8 m de large sans partition interne, tandis que la partie inférieure est constituée par un couloir large de 3,50 m. Un local (3,50 x 5 m) occupe l'angle de l'édifice et permet sans doute de communiquer avec l'espace en amont. Les maçonneries ont été exposées à une forte érosion. Si le mur de façade nord et l'angle nord-ouest (M1, M2) sont encore conservés, le mur ouest (M2) et l'angle sud-ouest ont en revanche entièrement disparu. À l'intérieur de l'édifice, aucun sol ni aménagement intérieur n'est conservé.

Les étapes de l'abandon du bâtiment sont documentées par les différents niveaux de démolition retrouvés en aval de l'édifice. Même si les traces d'incendie ne sont pas très explicites, il semble bien que le bâtiment ait été détruit par le feu, à témoin la rubéfaction observée sur les mortiers des murs. Les débris du sinistre ont été lessivés par les eaux de pluie et déposés en aval des ruines. Les murs se sont écroulés ensuite naturellement ou ont été abattus volontairement dans la pente. La démolition révèle les éléments du mur désorganisés mais encore lités, indiquant un effondrement de la façade de l'édifice d'un seul tenant. Le site est ensuite déserté.

Le mobilier récupéré sur la zone de fouille du bâtiment romain n'est pas très abondant (318). La céramique (160) et le métal (134) forment l'essentiel du corpus, le lithique (3), la pierre ollaire (13) et la verrerie (8) demeurant marginaux. Trois périodes sont reconnues : l'occupation initiale du bâtiment (horizon A) est datée dès le deuxième tiers du 2^e siècle après J.-C., une transformation dans le bâtiment (horizon B) est attestée dans la seconde moitié du 2^e siècle, les dernières occupations et l'abandon de l'édifice (horizon C) ne sauraient être antérieurs à 330 de notre ère.

Les dépendances (G)

Directement au nord de l'habitation, deux fonds de cabane (Annexes I et II) sont interprétés comme des dépendances de l'établissement. L'ensemble des aménagements paraît avoir fait l'objet d'un nettoyage complet et d'une récupération systématique des matériaux avant son abandon et son comblement final. Les aménagements sont par conséquent mal conservés et le plan des constructions – en terre et en bois – incomplet. Les nombreuses scories de fer récoltées (23,6 kg) sur la terrasse, en particulier dans l'un des bâtiments (Annexe II), révèlent une aire artisanale en relation avec le travail du fer. Un fossé parcellaire, réaménagé à trois reprises, marquent la limite amont de ces constructions.

L'édifice sis dans la partie sud de la terrasse (Annexe I) n'appartient sans doute pas à l'aménagement originel du replat : disposé en oblique et large de six mètres environ, il empiète en partie sur le talus. Des aménagements antérieurs dont il ne reste plus aucune trace ont ainsi pu précéder cette construction. Les rares vestiges conservés permettent de restituer une construction quadrangulaire en matériaux légers de 3 par 5,50 m. Son accès est probablement situé à l'est, là où son sol se raccorde de plain-pied avec le niveau de la terrasse.

La seconde construction (Annexe II) occupant la partie nord du replat, également arasée, est un bâtiment en matériaux périssables qui n'a laissé que peu de traces au sol. Il pourrait s'agir d'un atelier ou d'une forge artisanale comprenant un foyer, plusieurs fosses et de nombreuses scories de fer. La paroi ouest repose sur un solin assez large (0,80 m) constitué

d'un seul lit de pierres sèches. Les autres côtés semblent maintenus par des poteaux. L'absence de négatifs de parois et de véritable couche d'occupation indique sans doute une construction légère correspondant à un simple couvert.

Un comblement homogène du 4^e siècle

Après l'abandon des aménagements et la récupération des matériaux de construction, la dépression fossile de la terrasse est ensuite entièrement comblée par un remblai caillouteux gris-brun renfermant un abondant mobilier (céramique, métal, scories, verre, pierre ollaire, lithique et ossements animaux) et de nombreux éléments de construction (pierres, torchis, terre cuite et *tubuli*). Sans compter les scories (389) et les restes fauniques (1886), 977 objets ou fragments d'objets sont issus de ce remblai, toutes matières confondues. La céramique est majoritaire (567, 60%), le métal est également bien fourni (331, 33,9%), surtout si l'on y adjoint les 23,6 kg de scories de fer présents dans le comblement (389). Le verre (50, 5,1%) et la pierre ollaire (26, 2,7%) sont relativement bien attestés, tandis que la présence du lithique est marginale (2 aiguilliers et 1 silex). Le remplissage a également livré 1886 restes fauniques.

Etabli par une série de 14 monnaies, la plus récente émise en 330-335 de notre ère, l'abandon des dépendances est des plus explicites sur le plan chronologique. Les importations comprennent des productions du 3^e et du 4^e siècle (Drag.44, Chenet 320). Les céramiques régionales soulignent cette fourchette chronologique (mortier Lamb.45, bols Lamb. 2/37 et Lamb.1/3). Les récipients en verre forment un ensemble du 4^e siècle. L'absence d'éléments caractéristiques du 5^e siècle, tels les dérivés de sigillée paléochrétiennes (DSP) ou les coupes et les gobelets en verre à bords arrondis ornés de filets blancs opaques, indique qu'elle ne peut être postérieure à la fin du 4^e siècle.

Les restes fauniques

La faune, étudiée par Claude Olive (†), provient de deux lots distincts (habitation B et dépendances G). Les os sont très fragmentés: les traces de racines et l'action de l'eau ont fortement endommagé la surface osseuse. De ce fait, toutes les marques de dépouillement, de désarticulation ou de prélèvement de la viande laissées sur les ossements sont difficiles à reconnaître. On peut cependant observer des traces de morsures sur un grand nombre de restes, signalant ainsi la présence de chiens dans les alentours.

La représentation des principales espèces du cheptel indique une grande convergence entre les résultats obtenus dans le bâtiment et ceux des dépendances. Dans les deux cas les bovins sont prédominants, suivis des moutons/chèvres puis des porcs. Ces débris d'os sont liés à la découpe de boucherie et à la préparation culinaire mais aussi à la consommation des rejets domestiques par les chiens. Bien que l'on doive

tenir compte de la présence du cheval comme animal probablement consommé (l'os identifié a subi une découpe), il n'est pas inopportun d'attribuer une grande part des restes du gros bétail aux bovins – la proportion de leurs ossements est indubitablement en faveur de ce postulat.

Les analyses paléobotaniques

Dans cette courte étude conduite par Olivier Mermod, huit échantillons botaniques pour un poids de 71 kg ont été analysés. Ils proviennent tous du bâtiment romain (B) de la villa. Plus de 300 restes végétaux ont été identifiés parmi lesquels 46 semences et fruits, 7 éléments non identifiables et pour le reste des charbons de bois ou des épines. Les 46 semences et fruits représentent 18 taxons.

Les habitants de la villa d'Argnou ont exploité plusieurs types de plantes cultivées. Les principales céréales sont l'orge (*Hordeum vulgare*), suivi du millet cultivé et millet des oiseaux (*Panicum miliaceum*, *Setaria italica*). D'autres céréales comme l'ingrain, l'amidonner ou l'épeautre ne sont pas présents. Le seigle (*Secale cereale*) et l'avoine (*Avena spec.*) ont en revanche été identifiés. Comme pour le site de Gamsen / Waldmatte, il semble également qu'à Argnou on ait cultivé avant tout le millet et l'orge pour des raisons liées aux techniques agricoles. Les autres types de céréales comme l'amidonner, l'ingrain, l'épeautre, le blé, le seigle ou l'avoine ont été à peine exploités.

Les plantes oléagineuses (caméline, lin ou pavot) sont également absentes. Les lentilles (*Lens culinaris*) représentent l'unique groupe des légumes cultivées. D'autres types de plantes ont sans doute été cultivées mais les conditions d'enfouissement n'ont pas permis leur conservation. La présence de la vigne (*Vitis vinifera*) est prouvée à Argnou mais on ne peut en conclure une production locale. Comme unique autre plante cultivée typiquement romaine, on peut mentionner le noyer (*Juglans regia*). Les autres fruits comme la figue, le pêche, la prune, la cerise ou la pomme et la poire ne sont pas attestés. Les plantes de cueillette sont représentées par quelques plantes sauvages, rapportées probablement dans la villa avec les récoltes de céréales.

L'aire culturelle (F)

Une zone à vocation culturelle se trouve dans la partie sud-est du plateau des Frisses (F), à environ 150 m de distance du bâtiment principal (B) et des dépendances (G). Occupant une surface d'un peu plus de 120 m², elle compte vingt-huit fosses datées entre le milieu du 2^e et la fin du 3^e siècle après J.-C., contenant des résidus de crémation et des offrandes. Aménagée sur un léger replat naturel dans les premières pentes orientées en direction de la vallée de la Lienne, elle dominait la route supposée en direction des cols du Rawyl et du Schnidejoch.

Les fosses d'Argnou renferment des objets calcinés (céramique, verre et métal) directement issus du bûcher et des offrandes non brûlées (céramique) soigneusement déposées dans les dépôts. Leur particularité est cependant de ne livrer aucun ossement humain ou alors en quantité insignifiante. En l'absence de restes anthropologiques, peut-on alors parler de sépulture au sens de dernier dépôt et de lieu de mémoire du défunt ? Les synthèses récentes sur le rituel de la crémation vont plutôt dans le sens de structures non funéraires liées directement à la cérémonie mortuaire ou se déroulant hors du temps des funérailles à proprement parler, à l'occasion de commémorations en l'honneur de la mémoire du défunt.

Les fosses ont une forme rectangulaire ou carrée (13 exemplaires, 45%), ovale (11, 40%) ou circulaire (4, 15%). Elles sont toutes plus ou moins du même calibre (0,80 à 1,20 m sur 0,60 à 0,80 m) sauf quatre d'entre elles, plus petites (F1, F19, F29, F36A). Les parois sont en général verticales ou légèrement évasées, le fond est plat ou légèrement en auge. La profondeur conservée des fosses varie entre 0,10 et 0,15 m, sauf pour quatre d'entre elles, atteignant jusqu'à 0,30 m (F2, F3, F9, F38). Le corpus total des dépôts comprend 3179 objets ou fragments. Le métal est le plus abondant (1643) avec une majorité de fer (1615) suivi par le bronze (27) et l'argent (1). La céramique forme la seconde catégorie de mobilier avec 1494 tessons provenant de 65 vases (NMI). La verrerie (39) est constituée de 32 coulures de verre issu d'un seul vase et de 7 perles. Trois cristaux de roche (objets ou éclats) sont à signaler. Tout ce mobilier a été lavé, numéroté et saisi dans une base de données informatique.

La répartition des dépôts laisse apparaître une organisation qui évolue au cours du temps. La durée de fonctionnement de l'aire cultuelle est comprise entre le milieu du 2^e et le 4^e siècle, soit environ 150 à 200 ans. Son développement correspond à un processus continu rythmé par quatre principales phases. Des espaces entre certains alignements de fosses constituent peut-être des travées entre les aménagements, tandis que des regroupements signalent d'éventuelles cellules familiales. L'emplacement des dépôts était probablement parfaitement marqué au sol durant toute l'existence de l'aire cultuelle car aucun recoupement entre fosses n'est observé ; seules des juxtapositions ou des réutilisations sont attestées. L'arasement du sommet des structures a malheureusement provoqué la disparition de ces marquages.

VI. LE SITE D'ARGNOU DANS SON CONTEXTE RÉGIONAL

Argnou à l'âge du Bronze

Bien que les vestiges préhistoriques mis au jour soient ténu, le gisement d'Argnou vient enrichir le corpus des sites

du Bronze ancien, déjà bien représenté à l'adret du Valais central. L'habitat le plus proche est celui d'Ayent/Le Château, situé à moins de deux kilomètres à vol d'oiseau du plateau des Frisses. Au pied de ce site de hauteur, au lieu-dit « la Place », des tombes du Bronze ancien comportant nombre de poignards, d'épingles, de brassards, de lunules et de torques ont été découvertes. Enfin, à « Zampon-Noale », en contrebas de la même colline mais du côté sud, deux tombes en dalles ont été mises au jour fortuitement, accompagnées par une tasse en céramique caractéristique du Bronze ancien.

Argnou à l'époque romaine

Le site romain d'Argnou est une exploitation agricole à l'instar des *villae rusticae* se développant dans la vallée Rhône à partir de la seconde moitié du 1^{er} siècle après J.-C. Ces établissements ruraux, attestés du Chablais au Valais central jusqu'à Loèche, sont inconnus en Haut-Valais. Destinés à l'alimentation des centres urbanisés (Massongex, St-Maurice, Martigny, Sion), ils fonctionnent sur le mode de la production et de l'échange.

La plupart des *villae rusticae* du Valais sont connues uniquement par leurs bâtiments résidentiels. Celle d'Argnou fait exception car plusieurs constructions ainsi qu'une zone à vocation cultuelle sont mises au jour. La taille du domaine est difficile à estimer ; il devait sans doute englober le plateau des Frisses dont la surface avoisine cinq à six hectares. Modeste en regard des autres établissements ruraux valaisans, comme le « palais » de Marendeux à Monthey ou les grandes propriétés de Saillon, d'Ardon ou de Conthey, elle correspond à une simple ferme dont la typologie est celle d'une *villa* à plan épars où les bâtiments agricoles sont répartis autour de l'habitation principale.

Selon les analyses archéozoologiques, la *villa* d'Argnou semble spécialisée dans l'élevage des bovins. À défaut de structure particulière liée à cette activité, les pourcentages des restes osseux en témoignent : les bœufs représentent près du 85% du cheptel suivi des caprinés (10%) et des suidés (5%). Il s'agit d'une espèce de bœuf d'origine locale (type race d'Hérens) parfaitement adaptée au terroir et non de nouvelles espèces plus imposantes, importées dans nos régions par les Romains. Basée sur la production laitière et la viande de consommation, l'économie du domaine repose ainsi principalement sur cet élevage spécialisé. L'exploitation agricole des terres est sans doute presque entièrement réservée aux prairies et au fourrage pour les animaux, au détriment des cultures céréalières.

Argnou dans l'histoire du Valais romain

L'occupation de la ferme d'Argnou entre le 2^e et le 4^e siècle s'inscrit dans une période d'essor économique particulier

au Valais romain. Epargné par les différentes incursions « barbares » qui dévastent l'Occident romain dès la seconde moitié du 3^e siècle, la région devient un territoire sûr attirant des familles de haut rang, des citoyens aisés et des commerçants soucieux de protéger leurs biens comme leur propre personne.

La création et le développement de la *villa* d'Argnou s'expliquent dans ce contexte économique florissant. Avec une population sans doute en augmentation, la consommation s'est naturellement accrue, nécessitant l'implantation de nouvelles exploitations pour subvenir aux besoins. L'activité agricole de la ferme d'Argnou va se poursuivre pendant une dizaine de générations avant l'abandon définitif du domaine. Bien que le Valais continue de profiter du calme de la région jusqu'à l'arrivée des Francs au cours du 6^e siècle, l'établissement d'Argnou est abandonné à partir de 330 après J.-C.

ZUSAMMENFASSUNG

Übersetzung: Manuel Anderegg (TERA)

I. EINLEITUNG

Die Hochebene «Les Frisses» nahe Argnou liegt auf einer Höhe von 800 m am Südhang des Rhonetals. Sie befindet sich in der Nähe wichtiger antiker Verkehrswege: zum einen der ins Oberwallis führenden Strasse, die hier in leicht erhöhter Hanglage oberhalb der Rhoneebene verläuft, und zum anderen den wichtigen transalpinen Passagen über das Schnidejoch und den Rawylpass, die das Wallis mit dem Schweizer Mittelland verbinden. Neben einer prähistorischen Besiedlung aus der Frühbronzezeit konnte eine im 2. Jh. n. Chr. errichtete römische Ansiedlung freigelegt werden. Zudem wurden mehrere späteisenzeitliche Strukturen und zwei Gruben aus dem 1. Jh. n. Chr. ausgegraben.

II. DIE GRABUNGSSEKTOREN

Von den seit dem Jahr 2002 bebauten Flächen sind auf sieben Parzellen archäologische Strukturen aufgefunden worden. Deren Konservierung ist abhängig von ihrer Lage auf der Hochebene und der sie überdeckenden Sedimentation. Erwähnenswert sind hierbei zum einen die archäologischen Befunde in der südlichen Zone (Aymon 2003), die direkt auf dem anstehenden Gestein errichtet wurden und daher stark aberodiert sind. Ähnliche Beobachtungen wurden bei den Fundstellen am bergseitigen Hang gemacht (Joliat 2006, Bollenrucher 2010), die durch sukzessive Kolluvialablagerungen starker Erosion ausgesetzt waren. Zum anderen wurden die Strukturen im Zentrum des Plateaus durch weniger erosive Sedimente überlagert und weisen daher eine bessere Erhaltung auf.

Die Hochebene von «Les Frisses» scheint nicht kontinuierlich besiedelt worden zu sein. Die freigelegten Befunde ziehen sich von der Urgeschichte bis in die heutige Zeit, sind jedoch durch auffällige chronologische Unterbrüche voneinander

getrennt. Die ältesten Strukturen datieren in die Frühbronzezeit (zwischen 2200 und 1900 v. Chr.) und wurden direkt in die Moräne eingetieft. Danach scheint es bis in die frühgeschichtliche Zeit (300 bis 200 v. Chr.) eine Unterbrechung während der Besiedlung der Hochebene gegeben zu haben, aus welcher mehrere sich am südlichen Rand des Sektors C (**Fig.10**) befindliche Strukturen vorliegen. Nach einem weiteren Unterbruch finden sich erst wieder Spuren einer Besiedlung des Plateaus während der römischen Epoche: zwei Gruben aus dem 1. Jh. n. Chr. (D) und eine Ansiedlung des 2. bis 4. Jh. n. Chr., zu welcher ein Gebäude aus gemörteltem Mauerwerk gehört (B), mehrere Nebenbauten aus vergänglichem Material (G), sowie ein kultischer Bereich (F). Zwischen der Zerstörung der römischen Siedlung und der heutigen Bodenoberfläche finden sich sehr wenige archäologische Spuren: zwei kleine Kanäle, eine Sickergrube und einige Pfostenlöcher. Diese Strukturen sind alle schwierig zu datieren, scheinen jedoch ohne Zweifel aus der jüngeren Vergangenheit zu stammen. Dieser Umstand erlaubt es eine weitere Unterbrechung in der Besiedlung zwischen der römischen Epoche und der heutigen Zeit festzustellen.

III. BESIEDLUNG DER BRONZEZEIT

Die prähistorische Besiedlung konnte auf zwei Sektoren der Hochebene «Les Frisses» nachgewiesen werden. In der Ausgrabung Joliat (E) im nordöstlichen Bereich wurden zahlreiche in den Boden eingetieft Strukturen freigelegt (Gruben und Pfostenlöcher), die jedoch starke Erosionsspuren aufwiesen. Trotz keinem nachvollziehbaren Aufbau deuten sie doch unweigerlich auf die Existenz einer Ansiedlung hin, wobei die Gleichzeitigkeit aller Strukturen aufgrund der spärlichen Menge an Fundmaterial nicht eindeutig bezeugt ist. ¹⁴C-Daten aus von zwei Gruben entnommenen Holzkohlen erlauben eine Datierung der Befunde in die Frühbronzezeit.

In unmittelbarer Nähe der Ausgrabung Bollenrucher (H) wurden in einem der im Jahr 2002 angelegten Gräben Trockensteinmauern aufgefunden. Weitere zerstreute Funde modellierter Keramik aus Gräben nahe der Fundstelle Joliat (F) vermögen einen Hinweis auf die Ausdehnung der prähistorischen Siedlung zu geben. Im Südwesten (Ausgrabung Gandolfi, G) wurden in die Moräne eingetiefte Strukturen festgestellt, die angesichts des Fehlens von Fundmaterial oder Radiokarbondatierungen nicht mit den Besiedlungsni-veaus der anderen Fundstellen korreliert werden können.

IV. UNSICHERE BESIEDLUNGSSPUREN AUS DER EISENZEIT

Vereinzelte Spuren zeugen von einer Besiedlung der Hochebene «Les Frisses» während der Eisenzeit. Einige Befunde unterhalb des römischen Gebäudes und eine aus dessen Zerstörungsschicht stammenden sekundär umgelagerten Inschrift niedergeschrieben im Alphabet vom Lugano sind der Eisenzeit zuweisbar (B). Diese Inschrift, untersucht durch Francesco Rubat Borel, bildet das älteste Zeugnis der keltischen Sprache nördlich der Alpen und handelt von der Rindviehhaltung.

V. DIE RÖMISCHE ANSIEDLUNG

Die festgestellten römischen Besiedlungsstrukturen befinden sich alle im südlichen Bereich entlang der Bergschulter, die das Plateau «Les Frisses» begrenzt. Keine weiteren Spuren einer antiken Ansiedlung wurden auf der Hochebene gefunden. Dieses Fehlen könnte ein Verweis auf starke erosive Vorkommnisse der oberen Stratigraphiesequenz sein, oder es könnte dem einfachen Begebnis verschuldet sein, dass diese Zone eher schlechte Voraussetzungen für eine Besiedlung bietet, jedoch günstige Bedingungen für Land- und Weidenwirtschaft aufweist. Die freigelegten Strukturen sind Teil einer landwirtschaftlichen Ansiedlung die durch ein gemörteltes Gebäude (B), mehrere Nebenbauten (G) und einen kultischen Bereich (F) gebildet werden. Diese Bauten datieren in die spätrömische Zeit (2. bis 4. Jh. n. Chr.). Zwei Gruben (D) zeugen von einer älteren römischen Besiedlungsphase (1. Jh. n. Chr.).

Das Wohngebäude (B)

Eine Gebäudestruktur, orientiert in Richtung der Rhoneebene, wurde entlang der Bergschulter und dem oberen Bereich des daran nach Süden anschliessenden Abhangs errichtet. Das Bauwerk weist eine rechteckige Form auf mit den Massen 20 auf 11 m und einer Grundfläche von mehr als 200 m². Die Verlängerung der Mauer M1 nach Osten vermag ein Gebäude grösserer Dimension anzudeuten. Das Gebäude wurde auf mindestens zwei Geländeterrassierungen erbaut,

die einen Höhenunterschied von beinahe einem Meter zueinander aufweisen. Der obere Abschnitt wird aus einem 8 m langen Raum gebildet ohne Innere Untergliederung, währenddessen der untere Abschnitt aus einem 3,5 m breiten Gang besteht. Der westliche Abschnitt des Ganges wird von einem Raum (3,50 x 5 m) eingenommen, der möglicherweise die Verbindung mit dem darüberliegenden grossen Raum bildet.

Das Mauerwerk wies starke Erosionsspuren auf. Die Mauer der nördlichen Fassade und die nordwestlichen Ecke (M1, M2) sind noch erhalten geblieben, die westliche Mauer (M2) hingegen, sowie die südwestliche Ecke sind komplett verschwunden. Im Gebäudeinneren haben sich weder Böden noch weitere Strukturen erhalten.

Die Etappen der Auffassung des Gebäudes spiegeln sich durch die verschiedenen Zerstörungsschichten wieder, die unterhalb desjenigen dokumentiert werden konnten. Obwohl die Spuren für einen Brand des Bauwerks nicht sehr klar sind, scheint das Gebäude trotzdem einem Feuer zum Opfer gefallen zu sein. Dafür sprechen zumindest die Rötungen des Mauermörtels.

Die Trümmer der Brandkatastrophe sind vom Regenwasser weggewaschen und unterhalb der Ruine abgelagert worden. Die Mauern sind danach durch natürliche Vorgänge verfallen oder absichtlich den Abhang hinuntergestürzt worden. Die Zerstörungsschicht deutet durch unorganisiert umgestürzte jedoch noch verbundene Mauerelemente darauf hin, dass die gesamte Fassade des Gebäudes zeitgleich eingestürzt ist. Die Fundstelle war danach verlassen worden.

Die Nebengebäude (G)

Zwei Hüttenböden (Annex I und II) direkt nördlich des Wohngebäudes aufgefunden, werden als Nebengebäude des Wohnkomplexes interpretiert. Die Gebäude scheinen vor ihrer schlussendlichen Auffassung und Verschüttung systematisch abgesucht worden zu sein, um noch verwendbares Material zu bergen. Die Strukturen sind schlecht konserviert und der Grundriss der Holzgebäude ist unvollständig. Die zahlreichen Eisenschlacken die auf der Terrasse aufgefunden wurden (23,6 kg), hauptsächlich in einem der Gebäude (Annexe II), weisen auf eine Werkstatt hin, die in Zusammenhang mit der Eisenverarbeitung gestanden haben muss. Ein dreimal sanierter Parzellengraben markiert die obere Grenze dieser Baustrukturen.

Das Gebäude im Süden der Terrasse (Annexe I) gehörte ohne Zweifel nicht zu den ursprünglich errichteten Bauten auf der Terrasse. Ausgerichtet in einem schief zur Terrasse verlaufenden Winkel und einer Länge von etwa 6 m, dehnt es sich bis an den Terrassenrand aus. Frühere Strukturen, von denen keine Spur mehr vorhanden ist, können dieser Konstruktion vorausgegangen sein. Durch die wenigen erhalten gebliebenen Befunde kann ein rechteckiges (3 x 5,50 m) Gebäude rekonstruiert werden, errichtet in Holzbauweise. Der Eingang liegt vermutlich im Osten, dort wo

der Boden der Konstruktion ebenerdig an das Grundniveau der Terrasse anschliesst.

Die zweite ebenfalls zerstörte Struktur (Annexe II) nimmt den nördlichen Bereich der Terrasse ein. Es handelt sich hierbei um ein Gebäude, welches aus leicht vergänglichem Material erbaut worden ist, das kaum Spuren auf dem Boden hinterlassen hat. Es könnte sich um eine Werkstatt oder eine Schmiede zur Bearbeitung von Eisen handeln, ausgestattet mit einer Feuerstelle und mehreren Gruben. Zudem wurde im Bereich der Struktur eine beträchtliche Menge an Eisenschlacke aufgefunden. Die westliche Wand liegt auf einem grossen Sockel (0,80 m) auf, bestehend aus einer in Trockenmauerwerk errichteten Steinreihe. Die anderen Seiten sind durch Pfostenlöcher gekennzeichnet.

Das Fehlen von Wandnegativen, sowie einer veritablen Schicht eines Gehniveaus können einen Verweis sein, dass es sich nicht um ein Gebäude, sondern um einen einfachen Unterstand gehandelt haben könnte.

Eine homogene Auffüllung aus dem 4. Jh. n. Chr.

Bezüglich der Aufgabe der Ansiedlung und der Bergung der Baumaterialien wurde die Bodensenke der Terrasse zu einem späteren Zeitpunkt von einer steinigen graubraunen Schicht verfüllt, die ein reichhaltige Menge an Fundmaterial (Keramik, Metall, Schlacke, Glas, Lavez, Steinobjekte und Tierknochen) und zahlreiche Bauelemente (Steine, Strohlehm, Ton und *tubuli*) enthielt. Ohne die Eisenschlacken (389) und die Knochenüberreste (1886) zu zählen, befanden sich gesamthaft 977 Objekte in dieser Verfüllung. Das Gros des Fundmaterials stellt die Keramik dar (567, 60%), die Metallobjekte sind ebenfalls grosszügig vertreten (331, 33,9%), vor allem wenn die in der Verfüllung aufgefundenen 23,6 kg Eisenschlacken (389) hinzugezählt werden, Glas (50, 5,1%) und Lavez (26, 2,7%) sind in durchschnittlichen Mengen bezeugt, doch die Präsenz von weiteren Steinobjekten ist sehr gering (2 Schleifsteine und 1 Silex). Die Verfüllung enthielt zudem die Überreste von 1886 Tierknochenfragmenten.

Durch eine Serie von 14 Münzen datiert, deren jüngste ein Prägedatum um 330-335 n. Chr. aufweist, ist das Verlassen der Ansiedlung am besten auf chronologischer Basis zu ermitteln. Die keramischen Importe weisen Produktionen des 3. und 4. Jh. n. Chr. (Drag. 44, Chenet 320) auf. Die regional hergestellte Keramik vermag diese chronologische Spanne zu unterstreichen (Reibschüssel Lamb. 45, Schüsseln Lamb. 2/37 und Lamb. 1/3). Die Überreste aus Glas bilden ein Ensemble, das ins 4. Jh. datiert. Das Fehlen charakteristischer Elemente des 5. Jh., wie frühchristliche Sigillata Nachahmungen (DSP) oder Schüsseln und Schalen aus Glas mit abgerundeten Rändern und Glasfadenaufgabe weisen darauf hin, dass die Fundstelle vor Ende des 4. Jh. zugeschüttet wurde.

Die tierischen Überreste

Die Knochen, untersucht durch Claude Olive (†), stammen aus zwei unterschiedlichen Bereichen (Wohngebäude B und Nebengebäude G). Der gesamte Korpus setzt sich aus 2264 stark fragmentierten Knochenüberresten zusammen, deren Oberflächen durch Pflanzenwurzeln und Wasser deutlich angegriffen wurden. Aus diesem Grund sind Schnittspuren auf den Knochen entstanden beim Schlachten oder der Zerlegung der Tiere sehr schwer zu erkennen. Auf einer grossen Menge der Knochen sind Bissspuren erkennbar, die auf die Existenz von Hunden in der Umgebung hindeuten.

Die Analyse der unterschiedlichen Vieharten weist auf eine grosse Ähnlichkeit zwischen den Resultaten im Wohnhaus und den Nebengebäuden hin. In beiden Fällen sind die Rinder die dominierende Art, gefolgt von Schafen/Ziegen und Schweinen. Die Knochenüberreste setzen sich aus Schlachtabfällen, den Resten von zubereitetem Fleisch und von durch Hunde verbissenen Knochen zusammen.

Paläobotanische Analysen

In der Arbeit von Olivier Mermod wurden 8 Proben mit einem Gesamtgewicht von 71 kg der römischen Villa (Gebäude, B) in Argnou archäobotanisch untersucht. Es wurden über 300 botanische Reste ausgelesen, wobei 46 Samen und Früchte, 7 nicht weiter identifizierbare und der Rest Holzkohlen, Dornen, Zapfenteile etc. aufgezeigt werden konnten. Die 46 Samen und Früchte ergaben 18 Taxa.

Die Bewohner der Villa in Argnou nutzten verschiedene Kulturpflanzen. Hauptgetreide waren die Gerste (*Hordeum vulgare*), gefolgt von der Rispen- und Kolbenhirse (*Panicum miliaceum*, *Setaria italica*). Andere Getreide wie Einkorn, Emmer oder Dinkel sind nicht vertreten. Der Roggen (*Secale cereale*) und Haferkorn (cf. *Avena spec.*) wurden ebenfalls aufgezeigt. Ölpflanzen (Leindotter, Lein, Mohn) wurden keine nachgewiesen.

Vergleichbar mit Gamsen/Waldmatte scheint auch hier, dass aus agrartechnischen Gründen vor allem Hirsen und Gersten angebaut wurden. Die anderen Getreidearten wie Emmer, Einkorn, Dinkel, Nacktweizen, Roggen und Hafer fanden kaum Anwendung. Die Linse (*Lens culinaris*) repräsentiert die Gruppe der Hülsenfrüchte. Möglicherweise waren aber weitere Arten vorhanden, die aufgrund der Erhaltung bzw. Lagerung nicht erfasst werden konnten. Der Nachweis der Weintraube ist für die Fundstelle bewiesen, doch kann nicht auf einen lokalen Anbau geschlossen werden. Als einzige weitere kultivierte typische römische Kulturpflanze konnte die Baumnuss (*Juglans regia*) aufgezeigt werden. Die übrigen Früchte wie Feige, Pfirsich, Zwetschge, Kirsche und Apfel/Birne fehlen. Sammelpflanzen sind mit einigen wildwachsenden Pflanzen vertreten, die vermutlich mit dem Getreide in die Villa gelangten.

Der Kultbereich (F)

Eine Zone zum Ausüben kultischer Handlungen befindet sich im südöstlichen Bereich der Hochebene «Les Frisses» (F) in etwa 150 m vom Hauptgebäude (B) und den Nebengebäuden (G) entfernt. Einen Bereich von etwas mehr als 120 m² umfassend, fanden sich achtundzwanzig Gruben, datiert zwischen der Mitte des 2. und dem Ende des 3. Jh. n. Chr., die Kremationsreste und Opfergaben enthielten. Der sich auf einem natürlich abgeflachten Areal befindende Bereich am Rande der Bergschulter in Richtung des Liennetals dominiert die zum Rawyl und dem Schnidejoch hinaufführende vermutete Wegstrecke.

Die Gruben von Argnou enthalten verbrannte Objekte (Keramik, Glas und Metall), Zeugnisse des Brandes auf dem Scheiterhaufen, und unverbrannte Opfergaben (Keramik), die sorgfältig in den Gruben deponiert worden sind. Ihre Eigenart ist, dass sie keine oder eine nur geringe Menge an menschlichen Knochen enthielten. Aufgrund des Fehlens anthropologischer Überreste stellt sich die Frage, ob man in diesem Sinne von Grab als letztem Ort der Erinnerung eines Verstorbenen sprechen kann.

Die jüngsten Theorien bezüglich Kremationen beziehen sich eher auf Bräuche die nicht in Zusammenhang mit dem Grab, aber mit dem Ritual der Trauerfeier oder Ehrerbietigen zum Andenken an den Toten stehen.

13 Gruben weisen eine rechteckige oder quadratische Form auf (45%), 11 sind oval (40%) und 4 haben eine runde Form (15%). Abgesehen von vier kleinen Gruben (F1, F19, F29, F36A) haben alle einen weitgehend ähnlichen Durchmesser (0,80 bis 1,20 m auf 0,60 bis 0,80 m). Die Wandungen sind überwiegend vertikal oder sich leicht nach unten verjüngend und der Boden ist flach oder leicht wannenförmig. Die erhaltene Tiefe der Gruben variiert zwischen 0,10 und 0,15 m. Nur bei vier konnte eine Tiefe von bis zu 0,30 m festgestellt werden (F2, F3, F9, F38). Die Gesamtanzahl der in den Gruben festgestellten Funden beläuft sich auf 3179 Objekte oder Objektfragmente. Das Metall bildet dabei die grösste Gruppe (1643) mit einer Mehrheit an Eisenobjekten (1615), gefolgt von Bronze- (1615) und Silberobjekten (27). Die zweite Kategorie von Fundmaterial beinhaltet die Keramik mit 1494 Fundobjekten zugehörend zu 65 Gefässen (NMI). Das Glas (39) setzt sich aus 32 geschmolzenen Fragmenten zusammen, die Teil eines einzigen Gefässes waren, und 7 Perlen. Drei Kristalle (Objekte oder Abschlüge) sind noch zu erwähnen.

Die Aufteilung der Gruben deutet auf eine sich über die Zeit entwickelte Anordnung hin. Der Benutzungszeitraum des Kultbereichs erstreckt sich von der Mitte des 2. Jh. bis ins 4. Jh. n. Chr., sprich 150 bis 200 Jahre. Seine Entwicklung ähnelt einem langsamen und kontinuierlichen Prozess mit vier Hauptphasen. Abstände zwischen einzelnen Grubenreihen können Wege darstellen, wobei einzelne Gruppen eventuelle familiäre Beziehungen aufzeigen können. Die Standorte der Gruben waren vermutlich während des gesamten Bestehens

des Kultbereichs klar gekennzeichnet, da sich keine Grube mit einer anderen überschneidet. Einzig Aneinanderreihungen und mehrmalige Verwendungen sind bestätigt. Die Abtragung der Oberfläche der Strukturen hat leider zum Verlust der Markierungen geführt.

VI. DIE FUNDSTELLE VON ARGNOU IM REGIONALEN KONTEXT

Argnou während der Bronzezeit

Obwohl nur eine geringe Anzahl prähistorischer Befunde zu Tage gefördert werden konnten, vermag der Fundort von Argnou die Liste der Fundstellen der Frühbronzezeit zu ergänzen, die am Südhang des Zentralwallis bereits gut repräsentiert sind. Die nächstgelegene Ansiedlung ist diejenige von Ayent/Le Château zwei Kilometer von der Hochebene von «Les Frisses» entfernt. Am Fusse dieser Höhensiedlung in der Flur «La Place» wurden frühbronzezeitliche Gräber aufgefunden, die mehrere Dolche, Armreifen, Lunulae und Halsringe enthielten. Unterhalb desselben Hügels aber weiter südlich befindet sich die Fundstelle von «Zampon-Noale», in der zwei Steingräber entdeckt wurden, vergesellschaftet mit einer Keramiktafel die charakteristisch für die Frühbronzezeit ist.

Argnou während der römischen Epoche

Bei der römischen Fundstelle von Argnou handelt es sich um einen Landwirtschaftsbetrieb ähnlich den *villae rusticae*, die ab der zweiten Hälfte des 1. Jh. n. Chr. im Rhonetal entstanden sind. Diese ländlichen Ansiedlungen finden sich im Chablais sowie dem Zentralwallis bis in den Raum Leuk, sind jedoch im Oberwallis unbekannt. Bezüglich ihrer Funktion als Versorgungsbetriebe der urbanen Zentren (Massongex, St-Maurice, Martigny, Sion) funktionieren sie im Sinne von Standorten für die Produktion und den Verkauf.

Die Mehrheit der *villae rusticae* im Wallis sind einzig durch ihre Wohngebäude bekannt. Diejenige von Argnou bildet eine Ausnahme, da mehrere Nebengebäude, sowie ein Kultbereich aufgefunden werden konnten. Die Grösse des Landguts ist schwierig zu schätzen. Ohne Zweifel wird es das gesamte Plateau von «Les Frisses», dessen Oberfläche fünf bis sechs Hektaren beträgt, einschliessen. In Vergleich mit den anderen ländlichen Besiedlungen des Wallis, wie dem «palais» von Marendeux in Monthey, oder den ausgedehnten Gutshöfen von Saillon, Ardon oder Conthey, wirkt die Ansiedlung von Argnou eher bescheiden. Es handelt sich um ein einfaches Gehöft, das typologisch zu den unregelmässig aufgebauten Villenanlagen gehört, in welchen die Landwirtschaftsgebäude um das Hauptgebäude verteilt sind.

Hinsichtlich der archäozoologischen Untersuchungen der *villa* von Argnou, scheint diese eine Spezialisierung in der Rinderzucht gehabt zu haben. Zwar fehlen die für diese Arbeit charakteristischen Strukturen, doch zeugen die Knochenüberreste davon: die Rinder bilden mehr als 85% der Knochenreste, gefolgt von Ziegenartigen (10%) und Schweineartigen (5%). Es handelt sich um eine einheimische Rinderrasse (Typ der Eringerrasse), die hervorragend an die regionalen Gegebenheiten angepasst sind, und keine neuen stattlicheren Arten, die von den Römern in unsere Region importiert worden sind. Basierend auf der Produktion von Milch und Fleisch liegt der ökonomische Schwerpunkt des Gutsbetriebs hauptsächlich auf dieser spezialisierten Zucht. Die landwirtschaftliche Nutzung ist ohne Zweifel vollständig auf die Beweidung und die Futterbeschaffung für die Tiere ausgelegt, im Gegensatz zum Anbau von Getreide.

Argnou in der Geschichte des römischen Wallis

Die Besiedlung des Landguts von Argnou zwischen dem 2. und 4. Jh. n. Chr. fällt in eine Periode als das römische Wallis einen wirtschaftlichen Aufschwung erlebte. Verschont geblieben von den verschiedenen Barbareneinfällen, die den Westen des Römischen Reiches seit der zweiten Hälfte des 3. Jh. heimsuchten, wird die Region für Familien höherer Klassen, wohlhabende Bürger und vermögende Händler attraktiv, die ihr Hab und Gut sowie ihr eigenes Leben schützen wollten.

Die Gründung und der Ausbau der *villa* von Argnou lässt sich durch den Kontext dieser florierenden Wirtschaft erklären. Mit einer ohne Zweifel ansteigenden Bevölkerung stieg auch die Nachfrage nach natürlich nachwachsenden Konsumgütern, welche die Ansiedlung neuer Betriebe notwendig machte, um den Bedarf zu befriedigen. Die landwirtschaftlichen Aktivitäten im Gutsbetrieb von Argnou werden bis zu dessen definitiven Aufgabe über mehrere Generationen weitergeführt. Obwohl das Wallis bis zur Ankunft der Franken im 6. Jh. von der anhaltenden Ruhe in der Region profitierte, war das Landgut von Argnou ohne Zweifel unrentabel geworden und ab 330. Chr. aufgegeben worden.

